

**L'immanence en question,
condition de l'interdisciplinarité ?**

Ivan DARRAULT - HARRIS



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

Collection Études

L'immanence en jeu

sous la direction de
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Études : L'immanence en jeu
1^{re} édition électronique : juillet-décembre 2019
ISBN 979-10-96436-03-3

Résumé. Une première partie redessine l'histoire récente de trois généalogies dont deux d'entre elles contestent fortement le principe d'immanence et le structuralisme formel: celle, morphologique, relayée par Claude Lévi-Strauss et assumée par Jean Petitot, celle partant de Merleau-Ponty et Benveniste et aboutissant, chez Jean-Claude Coquet, à la théorie des instances et l'affirmation du principe de réalité.

On se propose, dans la seconde partie, d'illustrer les ouvertures interdisciplinaires rendues possibles par cette contestation du principe d'immanence et appartenant à nos recherches: le calcul des positions subjectales dans la redéfinition du sujet borderline; la découverte de la jonction sémiotique entre le corps et l'activité fantasmatique chez l'adolescent; la convergence des approches sémio-psychiatriques dans la recherche de la genèse précoce du sujet chez le bébé. Paradoxalement, on montre aussi l'utilité, aujourd'hui, de la valeur interdisciplinaire de la grammaire narrative, résultat, pourtant, de la sémiotique d'obédience immanentiste

GREIMAS, PSYCHOSÉMIOTIQUE, ÉTHOSÉMIOTIQUE, COMPORTEMENT, PATHOLOGIE

Ivan Darrault-Harris est Professeur en Sciences du Langage émérite (Centre de Recherches Sémiotiques, Université de Limoges). Fondateur (en 1980) de la psychosémiotique d'obédience d'abord greimassienne puis de l'éthosémiotique s'attachant au comportement humain normal et pathologique, et se référant à l'épistémè phénoménologique. Les recherches ont porté à la fois sur la première enfance (ontogenèse du sujet énonçant) et sur l'adolescence : discours néologiques et comportements à risque. Il a notamment publié, en collaboration avec J-P. Klein, *Pour une psychiatrie de l'ellipse*, Paris, PUF, 1993 puis Limoges, PULIM, 2010 ; « L'adolescence ou les intermittences du corps », *Littérature*, n° 163, p. 93-101, 2011 ; avec J. Fontanille (éds), *Les Âges de la vie, Sémiotique de la culture et du temps*, Paris, PUF, 2008 ; et « Sémiotique et sciences psychologiques », in Amir Biglari (éd.), *Sémiotique en interface*, Paris, Kimé, 2018, p. 141-182.

Pour citer cet article :

Darrault-Harris, Ivan, « L'immanence en question, condition de l'interdisciplinarité ? », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 345-366,

[En ligne] : <http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s3_21_darrault-harris>.

L'immanence en question, condition de l'interdisciplinarité ?

Ivan DARRAULT-HARRIS
(Université de Limoges)

Questionner l'immanence ou, de manière plus rude, la mettre à la question¹, voilà un acte collectif qui revient aujourd'hui dans l'actualité sémiotique, et nul ne s'en offusquera, bien au contraire, même si la remise en cause de ce principe n'est nullement nouvelle, traversant pas moins d'un demi-siècle² d'histoire de notre discipline, au croisement, dès sa naissance, de flux interdisciplinaires, dont la sociologie, l'anthropologie, la phénoménologie, comme on sait fort peu immanentistes. Cette histoire, qui devrait faire l'objet d'une étude systématique, sérieuse et approfondie³, montre qu'au sein même de la Sémiotique de l'École de Paris, se sont croisées, ont cohabité, plus ou moins pacifiquement, au moins trois généalogies à la source d'épistémologies tout aussi distinctes.

Nous voudrions, dans un premier temps, redessiner à grands traits cette triple généalogie, en insistant tout particulièrement sur deux d'entre elles, moins évoquées, car moins intimement liées à celle dont les disciples les plus proches de Greimas ont partagé l'ADN.

Une première généalogie dominante s'origine de fait chez Saussure, qui « enfanta » Hjelmslev (mais le fils a relu et interprété le père), lequel eut, comme on sait, une influence décisive sur Greimas (ce qui le lia en Égypte à Barthes, dans les années 1950) et l'élaboration première de sa sémiotique. Mais une seconde généalogie (rencontrée par Greimas en Merleau-Ponty, cité dès *L'Actualité du saussurisme*) se développe de manière quasi contemporaine, celle qui part de Husserl, se poursuit avec

Merleau-Ponty et surtout Benveniste, généalogie bien représentée par Jean-Claude Coquet, qui suivit ses cours au Collège de France. Et c'est bien cette lignée incluant Paul Ricœur qui amena une contestation forte du principe d'immanence, en un mouvement considéré comme responsable de la fin du structuralisme pur et dur des années 1960.

C'est enfin une troisième généalogie contestatrice du principe d'immanence qui s'est incarnée en Claude Lévi-Strauss (mais on se souvient du dialogue polémique entre lui-même et Ricœur⁴), dont on a entrevu tardivement l'identité⁵, grâce aux travaux de Jean Petitot⁶, et la révélation qu'il descendait intellectuellement non des formalistes et des logicistes, mais de la tradition morphologique.

Et c'est bien cette identité originale, distincte, aboutissant notamment à une définition différente de la notion de structure, qui fut à nos yeux à l'origine de l'éloignement progressif entre Lévi-Strauss et Greimas⁷, dès 1970 (date de la parution de *Du Sens I*).

On s'attachera d'abord à cette généalogie incluant Jean Petitot, revenant ensuite à celle incarnée par Jean-Claude Coquet pour, enfin, situer épistémologiquement nos propres recherches et travaux ayant abouti à la proposition d'une psychosémiotique puis d'une éthosémiotique dans le dynamisme d'une nécessaire et devenue possible interdisciplinarité. Car c'est bien l'auteur de la théorie des instances (qu'il préfère à la dénomination de *sémiotique subjectale*) qui m'a permis de soutenir épistémologiquement, théoriquement, mes recherches.

1. Une tresse généalogique

1.1 *La véritable généalogie de Cl. Lévi-Strauss*

C'est donc à Jean Petitot que nous devons cette mise en lumière si surprenante de la généalogie morphologique du structuralisme, à partir de la révélation tardive que confie Claude Lévi-Strauss à Didier Éribon, qui l'interrogeait sur l'origine de la notion, capitale, de transformation, sur l'identité des auteurs de cet héritage :

[Je ne l'ai empruntée] ni aux logiciens ni aux linguistes. Elle me vient d'un ouvrage qui a joué pour moi un rôle décisif et que j'ai lu pendant la guerre aux États-Unis : *On Growth and Form*, en deux volumes, de D'Arcy Wentworth Thompson, paru pour la première fois en 1917. L'auteur, naturaliste écossais, (...) interprétait comme des transformations les différences visibles entre les espèces ou organes animaux ou végétaux au sein d'un même genre. Ce fut une illumination, d'autant que j'allais vite m'apercevoir que cette façon de voir s'inscrivait

dans une longue tradition : derrière Thompson, il y avait la botanique de Goethe, et derrière Goethe, Albert Dürer avec son *Traité de la proportion du corps humain*. (Lévi-Strauss et Éribon 1988 : 158-159 cité par Petitot 2004 : 69)

On comprend dès lors les protestations récurrentes de Lévi-Strauss quand il se voyait indûment amalgamé au groupe formé par Foucault, Lacan et Barthes, alors même qu'il revendiquait, outre la généalogie morphologique, son appartenance à la famille de Dumézil et Benveniste.

On pourra constater que la découverte de Thompson est contemporaine de celle des travaux de Jakobson (rencontré aux USA pendant la seconde guerre mondiale). Et Lévi-Strauss rappelle très clairement son attachement depuis l'enfance aux sciences de la nature : zoologie, botanique, géologie, et à la référence naturaliste. Et ses emprunts à Jakobson le sont à une linguistique compatible avec sa propre conception de la structure (très éloignée de la définition hjelmslévienne bien connue) :

Je dirais même que toutes les erreurs, tous les abus commis sur ou avec la notion de structure proviennent du fait que leurs auteurs n'ont pas compris qu'il est impossible de la concevoir séparée de la notion de transformation. La structure ne se réduit pas au système : ensemble composé d'éléments et des relations qui les unissent. Pour qu'on puisse parler de structure, il faut qu'entre les éléments et les relations de plusieurs ensembles apparaissent des rapports invariants, tels qu'on puisse passer d'un ensemble à l'autre au moyen d'une transformation. (Lévi-Strauss et Éribon 1988 : 159 cité par Petitot 2004 : 71)⁸

On constate donc chez Lévi-Strauss une *double contestation* du principe d'immanence hjelmslévien : d'une part l'impossibilité d'accéder à la compréhension d'un système isolé et la nécessité de rechercher, grâce aux transformations, des propriétés identiques dans des systèmes apparemment différents ; d'autre part la permanence d'un certain type de *naturalisme* : son goût permanent, rappelons-le, depuis l'enfance et tout au long de sa vie, pour les sciences naturelles (zoologie, botanique et géologie), ce qui l'amène à relier étroitement concept de structure et concept de forme naturelle.

Jean Petitot insiste donc avec raison sur la reprise par Lévi-Strauss de la thèse centrale de Goethe qui identifiait la théorie des formes à la théorie des transformations. Et la « science du concret » qu'il recherche consiste précisément à réhabiliter le *sensible* en le plaçant sur le même pied que l'*intelligible*. Et Lévi-Strauss de valoriser esthétiquement les formes naturelles :

À mon sens, l'homme doit se persuader qu'il occupe une place infime dans la création, que la richesse de celui-ci le déborde, et qu'aucune

de ses inventions esthétiques ne rivalisera jamais avec celles qu'offrent un minéral, un insecte ou une fleur. (Lévi-Strauss et Éribon 1988: 241)

1. 2 *De Lévi-Strauss à Jean Petitot*

Les travaux de Jean Petitot⁹ s'inscrivent dans cette généalogie morphologique de prise de distance avec le principe strict d'immanence, mais avec des spécifications, des traits d'identité propres dues à sa formation en mathématiques et en sciences de la nature. Ce qui l'amène à critiquer le formalisme de type logiciste qui s'est imposé dans les modèles structuralistes aboutissant, par exemple, à un rejet de la physique. On reviendra aussi sur l'introduction nécessaire à ses yeux de la strate phénoménologique de la nature, ce qui l'éloigne radicalement de la position immanentiste.

Dans sa discussion avec Jean-Claude Coquet, dont on développera plus loin les thèses anti-immanentistes, et en accord avec lui, Jean Petitot souhaite donc réintroduire en bonne place la nature (la *phusis*), et la phénoménologie de l'apparaître sensible : le langage est donc pour lui *ancré* dans la nature, dans le vivant (le corps phénoménologique). Le principe d'immanence aboutit à une réduction drastique de l'épaisseur du langage. Cela dit, historiquement, ce principe avait principalement une valeur méthodologique, permettant un isolement salutaire à la construction d'une sémiotique autonome, indépendante des forces transcendantales à l'œuvre en biologie, psychologie et en sociologie, pour ne nommer que celles-là. Mais c'est au moment où la méthodologie s'« ontologise » que surgit le dogme des limites.

En deçà de la phénoménologie de la perception, un point capital est bien, pour Jean Petitot, qu'il existe un niveau morphologique, macro-organisationnel de la nature, niveau où émergent des formes naturelles (voilà l'objet du courant qui va de Goethe à Thom). L'existence de ces formes permet ce que Jean Petitot appelle la *phénoménalisation* de la nature pour des sujets percevants : c'est donc bien le morphologique qui permet la phénoménologie de la perception, laquelle prend en charge ce niveau morphologique qui, via l'activité énonciative du sujet parlant, va être traduit à un niveau plus abstrait et conceptuel (le *logos*).

Et Jean Petitot de pointer, à la fois chez Husserl et Merleau-Ponty, les relations qu'ils font apparaître entre phénoménologie de la perception et problématique morphologique. Chez ce dernier, on peut noter tout particulièrement, dans ses derniers cours au Collège de France, un passage de la phénoménologie de la perception à une véritable philosophie de la nature.

Jean Petitot rejoint donc tout à fait Coquet dans sa critique du structuralisme formel, qui engendre une séparation radicale du logos et de la phusis, et, en éliminant la dimension de la phusis, exclut historicité, substantialité du sens, et corps, sans oublier toute la problématique de l'énonciation développée par Benveniste.

Il est donc nécessaire de retisser le lien entre logos et phusis. Cela passe par une résurrection du corps propre, le *Leibkörper* de Husserl, dont la citation suivante résume bien que la strate de sens *surgit* du corps propre : « L'appréhension du corps (*Leibkörper*) comme corporéité charnelle fondatrice (le *Leib*) sert de soubassement constituant pour l'appréhension compréhensive du sens »¹⁰.

Partageant donc bien des points communs essentiels dans la critique du principe d'immanence excluant la phusis, si J.-Cl. Coquet (on y reviendra) se dirige vers une *subjectivisation* de la phusis, c'est sa *naturalisation* que vise J. Petitot. Et sa quête est bien celle de comprendre comment les sciences de la nature peuvent s'articuler avec la phénoménologie. Sur ce point, Jean Petitot est amené à répondre à la critique formulée par Coquet selon laquelle « la naturalisation de l'esprit et du sens subordonne la phusis au logos » (Coquet 2007 : 80, note 29). Sa justification mérite qu'on s'y arrête, puisque Petitot défend de manière convaincante un indispensable recours au logos, dès que l'on s'engage dans un travail de *modélisation* (qui présuppose simulations informatiques et formalisations mathématiques). Mais nous ne sommes plus aujourd'hui dans les conséquences mutilantes de la science moderne post-galiléenne, soit la suppression du morphologique aboutissant à une impossibilité de saisir la phénoménalisation de la nature. Les nouvelles sciences de la nature ne donnent pas pour autant le monopole au logos, certes présent par les mathématiques, elles n'entendent nullement *réduire* l'objet au logos : les sciences de la nature restent empiriques. Reprenant Roger Cambon, Petitot conclut ce point capital :

Le problème est de savoir de quel concept de nature on a besoin pour comprendre la phénoménalisation de la nature, c'est-à-dire une nature qui doit porter en elle-même la possibilité de sa phénoménalisation. Si l'on veut éviter un idéalisme projectif selon lequel le mental construirait à lui seul la phénoménalité, il faut comprendre comment la nature est capable de produire ce niveau de phénoménalité organisée.¹¹

Si donc, pour résumer, Jean Petitot partage largement la critique du structuralisme formel contestant la soumission au principe d'immanence, soutenant donc l'ancrage du logos dans la phusis, il caractérise sa

position comme défendant une naturalisation de la *phusis* à travers la morpho-dynamique thomienne.

1.3 Merleau-Ponty, Benveniste, Coquet

Si Jean Petitot, on l'a constaté ci-dessus, participe à la fois de la généalogie morphologique et de celle phénoménologique, J.-Cl. Coquet, notre initiateur en sémiotique, dès 1965 à l'Université de Poitiers (Greimas venait d'être élu Directeur d'Études à l'EPHE, VI^e section, de Paris), situe ses travaux dans la ligne ouverte par Merleau-Ponty et surtout Benveniste, dont il suivit les cours au Collège de France.

Son dernier ouvrage intitulé *Phusis et Logos*, et dont la parution fut l'occasion du débat avec Petitot, réaffirme avec force la défense du principe de réalité en opposition à celui de l'immanence : « Est-ce que le langage peut s'ouvrir à la réalité où nous habitons ? »¹².

Deux univers apparaissent : l'un, celui de la pensée et de son support, le *logos* ; l'autre, celui de la *phusis*, de la nature. Il est exclu, donc, dans la perspective de la phénoménologie du langage, d'éliminer ce dernier pour ne retenir que le premier : la question centrale est bien celle de l'*articulation* entre les deux univers, de la *traduction*, dit encore Coquet, de la *phusis* dans le *logos*.

La distinction de ces deux univers à mettre nécessairement en relation amène tout naturellement à poser des *instances* appartenant en propre à ces territoires distincts. Il faut :

[...] dissocier l'*instance* qui perçoit de celle qui pense. L'une corporelle, mue par la passion [...] établit son rapport au monde, c'est le temps de la prise sur l'univers sensible ; l'autre, judiciaire (elle fait connaître son jugement), établit le compte rendu de son expérience, c'est le temps de la reprise. (Coquet 2007 : 5)

Reprenant la distinction entre la *langue* (dont l'examen des structures peut relever du principe d'immanence) et le *langage* (dont l'analyse exige le recours au principe de réalité), Coquet, s'éloignant de la question « comment se dit l'être ? » pose la question philosophique pour lui majeure : « comment l'être se dit-il ? ».

La réponse, encore une fois (cf. l'instance *corporelle*), est fournie par le statut du *corps*, qui est capable d'*énoncer* sa relation au monde : ici se dessine la notion centrale d'*instance énonçante*. Du côté de l'instance judiciaire, qui reprend donc la première prise avec le monde, nous trouverons une « personne » qui s'énonce comme je, convoquant là le plan de la langue.

Où l'on constate que l'activité linguistique, le *logos*, traduit de fait la réalité, ou, pour reprendre l'heureuse formulation de Benveniste, la

re-produit. Bien loin d'isoler comme seul objet d'investigation possible le *logos*, le linguiste adoptant le point de vue phénoménologique reliera *continûment* langage (à la condition qu'on le considère constitué de *phusis* et *logos*), monde et être.

Ainsi, la conception même de ce *continuum* amènera à privilégier, dans l'examen de la langue, ce que Coquet appelle les *prédicats de réalité* ou encore les *prédicats somatiques* (qui expriment la relation première corps/monde, le *sensible*) « ... qui notent la perception, la durée d'un phénomène, son apparition ou sa disparition, ou le contact, en particulier la position dans l'espace, la proximité ou l'éloignement, ou le degré d'un affect, etc. » (*Ibid.*, p. 8).

Et la conclusion de l'avant-propos insiste à juste titre sur le processus de *projection*, « ... l'une des pièces essentielles de la sémiotique des instances » (*Ibid.*, p. 11). La projection implique en effet l'articulation entre *phusis* et *logos* et, surtout, « ... le partage entre autonomie et hétéronomie » (*Idem*).

Faisant référence à l'analyse que Merleau-Ponty a pu faire, en sa présence, d'un roman de C. Simon, Coquet rappelle que l'auteur d'une œuvre littéraire n'est que le résultat d'une projection qui, s'énonçant, donne expression ou non à l'univers de la *phusis*. Un narrateur peut être alors lui-même projeté et engendrer à son tour des personnages, etc. On saisit ici l'en-marche du processus d'objectivation qui, reçu par l'auditeur ou le lecteur, doit déclencher en retour un processus de re-constitution, pour remonter à l'origine du processus génératif. Or il est à noter que « ... les processus objectivants conduisent peu à peu, irréversiblement, au rejet de l'expérience sensible pour ne retenir que l'expérience de pensée dont le tiers transcendant est le maître en régime d'hétéronomie » (*Ibid.*, p. 12). Il n'est donc pas exclu que tel régime de discours (à ambition objectale) ne donne finalement place qu'au *logos*, substituant au couple *énoncer/s'énoncer* (qui articulait, on l'a vu, *phusis* et *logos*) le couple *raconter/se raconter*.

Pour la première fois, en tout cas de manière aussi exigeante et minutieuse, Coquet, d'Aristote à Merleau-Ponty et Benveniste, retrouve et souligne le fil rouge d'une réflexion qui associe philosophes, logiciens et linguistes dans la tentative d'approcher la problématique interface *phusis/logos*. On relèvera, entre autres découvertes, l'importance confirmée d'un participant du *Cercle de linguistique de Prague*, Hendrik J. Pos, lequel se fait l'écho des apports du « second » Husserl renonçant au formalisme. Et Coquet de citer Merleau-Ponty qui reconnaît les mérites de Pos

[...] définissant la phénoménologie du langage, non comme un effort pour replacer les langues existantes dans le cadre d'une eidétique de

tout langage possible, c'est-à-dire pour les objectiver devant une conscience constituante universelle et intemporelle, mais comme un retour au sujet parlant, à mon contact avec la langue que je parle. (Merleau-Ponty 1960 : 106 cité par Coquet 2007 : 22)

Cette généalogie fermement dessinée amène notre auteur à revenir, sur nouveaux frais, sur une distinction (centrale *dès Le Discours et son Sujet*, 1984) qui fondera sa typologie des instances énonçantes, celle discriminant les opérations d'*assertion* et d'*assomption*.

C'est donc l'opposition *prédication/assertion* qui apparaît comme fondatrice de la typologie de l'actant Sujet. Coquet part ici de Benveniste, qui reconnaît la double dimension de l'acte d'énonciation, mais, on le verra immédiatement, en le dépassant. De plus, il retrouve chez Aristote, bien en amont des propositions, déjà, de Port-Royal, une remarquable et prophétique notation : « Il n'est pas nécessaire que ce que quelqu'un dit, il le soutienne aussi »¹³. Coquet dissocie en effet les deux opérations en faisant de la seule *prédication* la caractéristique du non-sujet (notion que Benveniste n'a pas pu oser) et, au contraire, du couple *prédication/assertion* (qui dit *ego* et qui se dit *ego*) le trait définitoire du sujet. Reprenant la terminologie du grammairien L. Tesnière, Coquet distingue donc le prime actant (sujet et non-sujet), le second actant (objet) et le tiers actant (destinateur).

Nous n'avons pas cette chance d'utiliser le *comox*¹⁴ ou le *toba*¹⁵, langues amérindiennes où la morphologie note le degré d'assomption, de responsabilité de l'agent quant à son acte. Et l'indice formel *je*, en français, est redoutablement polysémique dans sa capacité à renvoyer à des instances énonçantes pourtant bien distinctes.

Désireux de découvrir « le jeu des instances et des pronoms personnels dans l'analyse du discours » (titre du troisième texte de la seconde partie de l'ouvrage), le lecteur, grâce à de nombreux exemples littéraires, sera convaincu de la « plasticité des indicateurs formels » (Coquet 2007 : 145) et donc de la nécessité de dépasser les effets d'homonymie superficielle : le *je* de « je vois le ciel » n'est pas le *je* de « Je comprends le livre », par exemple. D'où la désambiguïsation que peuvent apporter les noms métalinguistiques proposés : le premier *je* recevra le nom métalinguistique de *On* ; le second de *Je*. Quant aux instances manifestées dans ces deux cas, c'est bien du non-sujet qu'il s'agit dans la perception du ciel, et du sujet dans l'acte de compréhension du livre.

L'histoire que raconte Freud de la baronne parturiente (« Du rôle des instances », Coquet 2007 : 220) permettra d'ajouter les pièces manquantes au système des instances et des actants en jeu dans la production du discours.

Ce petit chapitre a de plus le mérite d'aborder clairement les rapports entre la sémiotique des instances et la psychanalyse.

Résumons ce petit récit : le médecin accoucheur joue aux cartes avec le mari de la baronne parturiente, en attendant que le moment soit venu d'intervenir. Celle-ci, en français, s'écrie : « Ah ! Mon Dieu, que je souffre ! » Le médecin reste calme, signifiant au mari que le moment n'est pas encore venu. La baronne s'exprime un peu plus tard en allemand : « Was für Schmerzen ! » (Dieu, quelle souffrance !). Le médecin ne se départit toujours pas de son calme, poursuivant la partie de cartes avec le mari. On entend alors un cri inarticulé en yiddish : « Ai, ai, waih ! ». Le médecin jette ses cartes et dit : « C'est le moment ! ».

Coquet commente : « L'appel en français est le fait de quelqu'un qui conserve encore le contrôle de la situation ; le gémissement en allemand témoigne d'un affaiblissement de la maîtrise et le cri, de sa perte » (*Ibid.*, p. 221). En d'autres mots, l'énonciation en français est à rapporter à l'instance sujet, le cri à l'instance non-sujet, et l'énonciation en allemand à une instance intermédiaire, « en voie de dépersonnalisation, un quasi-sujet » (*Idem*).

Reste à s'interroger sur le statut autonome ou hétéronome de ces actants à l'origine du discours. S'exprimant dans un premier temps en français, langue culturelle que lui impose un « tiers institutionnel et transcendant » – la Société – nous rencontrons un sujet hétéronome. C'est en revanche un tiers *immanent*, producteur d'un ressenti de souffrance, qui transforme le sujet en non-sujet hétéronome. Coquet conclut : « Grâce à l'enfantement, à cette force biologique qui agit en elle, dans sa chair, la femme conserve ce privilège de ne pas rompre le contact avec le monde "primitif" » (*Idem*).

1.4 Les conditions de l'interdisciplinarité

J'avais posé¹⁶, certes brièvement et très succinctement, le problème de la relation de la sémiotique avec les sciences humaines, le problème, au-delà de la pluridisciplinarité, de l'*interdisciplinarité*.

Si la pluridisciplinarité suppose une convergence de disciplines bien distinctes, et qui le restent, vers un objet unique, l'interdisciplinarité, outre cette convergence, entraîne une modification, significative, de chacune des disciplines engagées dans ce processus. Modification que l'on peut saisir aux niveaux épistémologique, théorique et/ou méthodologique : la remise en cause, en question du principe d'immanence nous place à ce premier et fondamental niveau.

Notre thèse : si la *pluridisciplinarité* ne présuppose pas une telle remise en cause épistémologique, voire à quelque niveau que ce soit, en revanche, l'*interdisciplinarité*, me semble-t-il, la présuppose nécessairement. Cela dit, on connaît mon engagement¹⁷ dans la recherche d'une telle interdisciplinarité conjoignant d'une part la psychanalyse et, d'autre part, la psychiatrie (celle de l'enfant et même du bébé) avec notre sémiotique¹⁸.

Denis Bertrand a rappelé, lors de la séance d'ouverture du séminaire (le 6 novembre 2013), l'actualité vive, ainsi dans l'organisation de puissants congrès, du narratif, du Récit, mais dans l'ignorance totale, pour ne pas dire plus, de nos travaux. Si, comme j'y viendrai *infra*, les recherches d'un Golse – dans la généalogie Freud, Bowlby, Stern, Haag – nous sont infiniment plus ouvertes, il n'en reste pas moins que les références à la narrativité nous touchant au plus près se limitent à Paul Ricœur. Et qu'un manque criant de ces recherches s'impose d'emblée, rendant, on le verra, les projets interdisciplinaires à la fois paradoxaux et prometteurs. Mais c'est bien à la lumière de ces projets, dans la *tension interdisciplinaire*, que je voudrais poser la question de la remise en cause du principe d'immanence. Et non pas seulement dans le champ clos de notre pré carré.

On le constate aisément, cette remise en cause est difficile, car le principe en question nous a profondément marqués, dans l'accompagnement de la construction de l'École sémiotique de Paris. Il est en quelque sorte constitutif, redisons-le, de notre ADN scientifique. Mais les disciples de Greimas, conscients de l'effet de clôture dû au respect si strict de ce principe, ont tenté, avec toutes les ruses de leur intelligence, de desserrer la pression du carcan. Denis Bertrand a rappelé la proposition de J. Fontanille, procédant à une *dilatation* du principe d'immanence et la constitution de niveaux multiples. Il a lui-même proposé, à partir de son étude du Quichotte, la notion de *régime d'immanence* permettant d'échapper à la déontique redoutable du principe qui, en se déclinant en régimes, serait régi par le jeu de la véridiction. Les deux propositions, qu'il faut continuer de mettre à l'épreuve, ont ceci en commun qu'elles plaident pour une pluralisation du principe de l'immanence, remettant en cause une redoutable singularité.

2. Ouvertures interdisciplinaires

Si la longue collaboration avec Jean Petitot, la responsabilité commune du séminaire de sémiotique de l'EHESS de Paris ont permis, entre autres, une recherche partagée sur la perception de l'œuvre d'art picturale à travers le concept si heuristique de non-généricité¹⁹, ce sont mes travaux

psycho- et éthosémiotiques que je voudrais évoquer dans cette seconde partie, pour montrer, par exemple, en quoi la théorie des instances de Coquet, le partage de la mise en cause du principe d'immanence²⁰, ont constitué une base solide de mes travaux, et ont véritablement ouvert les relations interdisciplinaires.

La théorie des instances de Coquet, on l'a saisi, prend position dans le cadre de l'immense problématique que constitue la corrélation Sujet/Monde, en mettant l'accent plutôt côté Sujet (la subjectivisation de la phusis) alors que Petitot choisissait le côté Monde.

Et c'est bien l'enrichissement instancier que recouvre la notion de Sujet qui ouvre un champ interdisciplinaire considérable, et très actuel, avec les psychanalystes d'enfant, les pédo-psychiatres qui sont engagés dans la recherche de la compréhension de la constitution première, précoce des processus de subjectivation chez le très jeune enfant, sans oublier les troubles et pathologies frappant ce processus, ainsi dans l'autisme.

La mobilisation de la théorie des instances nous a permis le calcul des positions subjectales prises par le patient, à des fins de diagnostic de ses troubles et pathologies mais aussi d'élaboration des stratégies thérapeutiques adaptées. D'autre part, la prise en compte du corps comme instance de base de la production des significations non verbales et verbales a éclairé l'analyse des comportements surgissant dans la période de profonde mutation corporelle qu'est l'adolescence. Enfin, c'est le travail commun engagé avec les spécialistes de la petite enfance qui ouvre sur une recherche stimulante sur la genèse précoce de l'instance sujet durant la première année de vie chez le bébé.

2.1 Le calcul des positions subjectales

Ce calcul nous a permis d'élaborer une définition sémiotique d'une entité nosologique des plus indéterminées, celle de sujet « état-limite » ou encore *borderline*, sujet inintégrable à la fois dans la structure psychotique et la structure névrotique. À tel point qu'un psychiatre, Bergeret, propose une structure spécifique pour rendre compte de l'économie psychique et des comportements de ce type de sujet, de plus en plus fréquent aujourd'hui.

Partant à la fois des significations non verbales (gestualité, postures, mimiques, etc.) et des discours verbaux, nous avons pu montrer que le sujet en question est un « sujet-carrefour », qui assume, quelquefois très brièvement, de multiples positions subjectales, oscillant entre celle de sujet et celle de non-sujet, comme pour les expérimenter et saisir aussi les réactions et propositions du thérapeute confronté à ces essais subjectaux. Nous nous référerons, pour illustrer l'analyse, à un cas clinique par

ailleurs longuement développé dans notre ouvrage (cf. Darrault-Harris et Klein [1993] 2010).

Il s'agit d'un adolescent – Yann – manifestant au début de la thérapie (conduite par J-P. Klein) un certain nombre de traits psychotiques classiques : stéréotypies gestuelles (aversion permanente de la tête, gestes masturbatoires), stéréotypies verbales²¹, troubles massifs du contact.

Partons, pour fonder l'analyse, d'une séance très courte qui se présente sous la forme d'un dialogue entre notre patient et son thérapeute :

Yann (reprenant son stéréotype) : "Oh !... Dormir !"

Thérapeute.- "Est-ce qu'on peut rester tout le temps sous les couvertures ?"

Y. – "J'arrête de travailler."

T. – "Dans l'idéal, qu'est-ce que tu ferais ?"

Y. – "Je ferais rien, ah, dormir."

T. – "Au chaud, au lolo, au dodo, comme un petit bébé."

Yann se tourne alors, pour la première fois, d'un bloc, vers le thérapeute et affirme : "J'ai plus de deux ans, c'est fou ce qu'on grandit, je suis plus grand que mon chien."

T. – "Eh, oui ! Même si on ne le veut pas, on grandit."

Y. – "C'est une menace ?" (il souffle et il chuchote comme s'il parlait à une ombre).

Y. – "Demain, je me répare : j'ai froid aux mains, je démissionne."

Si le stéréotype verbal qui ouvre cette courte séance (« Ah !... Dormir ! ») renvoie à l'instance du *non-sujet* (absence de méta-vouloir, notée \bar{v} , de distance entre l'acte et son « auteur »), il n'en va pas de même de la suite qui montre l'accès au statut de *sujet* (amorçage du dialogue : « Je ferais rien, ah, dormir » : insertion du stéréotype dans une chaîne discursive).

Cette nouvelle déclaration correspond à la suite modale $\bar{v}\text{-ps}$, manifestant l'absence de tension vers un objet de valeur, le non-pouvoir et le non-savoir : cette nouvelle position est la plus proche de celle de non-sujet.

Après la provocation du thérapeute, en forme de comptine, la formule d'identité (« J'ai plus de deux ans... ») correspond maintenant à la suite *sp-v*, signe d'une identité parcellaire, mais positive.

Et la fin de la séance introduit le passage, pour la première fois, de la visée paradigmatique à la visée syntagmatique, avec l'apparition de la relation présent-futur : « Demain, je me répare... ». La formule en est \underline{vps} : le sujet se montre comme *sujet de quête*, dans une visée d'appropriation de tout objet valeur.

Alors que nous avons déjà rencontré, au travers du dialogue, la quasi-totalité des positions possibles du sujet (non-sujet, sujet ; visées paradigmatique et syntagmatique), l'instabilité est telle que la toute fin du

« dialogue » manifeste un retour à la position négative \overline{vps} qui indique, sur la dimension syntagmatique, cette fois, l'absence de visée d'appropriation d'un objet de valeur.

Le sujet semble donc parcourir les étapes d'un *cycle*, même si le point d'arrivée, en fin de séance, n'est pas identique au point de départ : en effet, le sujet ne revient pas sur la position de non-sujet, dans laquelle il avait inauguré la séance.

Un phénomène physique (nous devons l'idée de ce rapprochement à J. Petitot), celui d'*hystérésis* (du grec « *husterein* » : être en retard) mérite d'être ici évoqué, d'autant que l'on parle communément de *cycle d'hystérésis* : « retard de l'effet sur la cause dans le comportement des corps soumis à une action (élastique ou magnétique) croissante, puis décroissante » (Petit Robert).

Un premier intérêt du cycle d'hystérésis réside donc d'abord dans sa pertinence très générale, ce fait qu'il rend compte du résultat de la rencontre entre un corps et une force, qu'elle soit magnétique ou, tout simplement, mécanique : l'aimantation ou la déformation semblent régies par les mêmes lois.

Il est donc a priori séduisant de considérer que la rencontre thérapeutique entre deux corps pourrait participer aussi, *mutatis mutandis*, d'une grande loi de l'univers physique.

C'est, nous l'indiquions, plutôt au magnétisme que nous serons tenté de penser d'emblée, dans la mesure où le thérapeute, dans les principes qui régissent pour nous le traitement, s'efforce (on l'a vu dans l'exemple précédent) de renvoyer au patient une interprétation partielle – névrotique – de son discours, de sa gestualité pourtant caractéristiques de la psychose. Il s'agit donc bien, pour le thérapeute de *créer un champ* capable d'attirer l'autre sujet vers un autre état plus proche du sien propre (en évitant, bien entendu, que le corps aimanté n'en vienne à « coller » à l'aimant, dans une proximité quasi fusionnelle). Mais, tout comme dans l'expérience décrite ci-dessus (aimantation d'un corps ferromagnétique jamais aimanté), il y a inévitablement, dans la relation thérapeutique, des *variations du champ*, préméditées ou non, correspondant par exemple à des moments intenses (la provocation par défi contenue dans la parodie de « comptine » : « *Au chaud, au lolo, au dodo, comme un petit bébé* ») ou au contraire plus « neutres » (« Dans l'idéal, qu'est-ce que tu ferais ? »)

Poursuivant la comparaison, on remarque que, sous l'influence du « champ » créé par les interprétations thérapeutiques, le sujet se transforme et, lorsque cette influence s'atténue ou cesse, demeure une *rémanence* : le sujet ne revient pas dans la position initiale de non-sujet.

2.2 *La jonction corps/psyché à l'adolescence*

Sans exhumer ici le vieux problème philosophique des relations du corps et de l'âme, une sémiotique soucieuse, comme la nôtre, d'étudier de manière originale le comportement humain (éthosémiotique) se doit, certes, de s'appuyer sur une sémiotique du corps mais exige aussi de faire apparaître le lieu d'articulation du corps et de la psyché : sémiotisation de la glande pinéale cartésienne, car lieu de constitution d'une sémiose.

Je dois la résolution de ce problème (comment faire entrer dans une modélisation sémiotique corps et psyché, articulés) au psychanalyste Paul-Laurent Assoun, que nous avons invité, Jean Petitot et moi, au séminaire de sémiotique de l'EHESS, et qui relaie une importante découverte de Freud, dans son remarquable ouvrage (Assoun 1997). Dans la leçon III intitulée « Du corps à la névrose : le fantasme en action », Paul-Laurent Assoun cite Freud :

Il arrive assez fréquemment que, chez des personnes qui sont disposées à la névrose, sans souffrir précisément d'une névrose déclarée [littéralement : parvenue à la floraison (*floriden Neurose*)] une transformation corporelle (*Körperveränderung*) – par inflammation ou lésion – éveille le travail du symptôme, de telle sorte que ce symptôme donné par la réalité se fait le représentant de tous ces fantasmes inconscients qui guettent l'occasion de s'approprier un moyen d'expression.²²

Une lecture sémiotique de cette citation donne à voir dans cette conjonction du fantasme et d'une transformation corporelle, désignée comme symptôme représentant une véritable opération de *sémiose* qui fait passer une névrose en puissance, virtuelle donc, à une névrose en acte (rappelons que pour Freud la névrose est bien plus qu'une pathologie, mais une forme d'existence psychique). La transformation corporelle forme donc avec le fantasme une *entité sémiotique* qui fût restée virtuelle, en attente de sa survenue : « L'événement du corps organique produit donc l'éveil du symptôme qui "sommeillait" » (on se souvient que Freud compare les fantasmes à des chiens qui ne dorment que d'un œil). « Les fantasmes inconscients passent à l'action : "à moi de jouer", tel est le mot d'ordre du fantasme, en la conjoncture que lui offre le corps complaisant » (Assoun 1997 : 36-37). « Sans le détonateur central, le "pépin de santé", les fantasmes seraient restés inactivés, se contentant de "lorgner" du côté de leur réalisation ». « Le fantasme prend corps, sous l'effet de la modification corporelle » (*Idem*).

Comment donc relier cette belle analyse à la question qui nous préoccupe actuellement, soit la compréhension d'un échec de la *transmission*²³

chez l'adolescent lié à la question de la mutation corporelle de la puberté ?

Une clarification, tout d'abord, l'adolescence n'est pas une maladie, une période de survenue d'une pathologie organique. Mais elle est une période de transformation corporelle profonde, et l'on a vu que Freud insiste sur ce terme de *Veränderung*, de *transformation* de la forme corporelle, qui appelle irrésistiblement la jonction sémiotique avec le fantasme.

Si le corps adolescent ne souffre pas d'une maladie organique, inflammation ou lésion, il est non moins *vulnérable* (cf. la comparaison de Dolto avec le *homard* qui, changeant de carapace, est transitoirement très vulnérable), victime d'un effet de castration réel : la perte du corps infantile, pourtant commode et confortable et non soumis à des transformations incontrôlables. À ce deuil il faut sans doute en ajouter deux autres, celui des géniteurs du corps infantile, des parents, et celui du corps rêvé vers lequel ne convergent pas, hélas !, les transformations constatées.

S'il est aisé de repérer à l'adolescence la spectaculaire transformation corporelle, il reste évidemment à découvrir le ou les fantasmes « guetteurs » constituant l'entité sémiotique complète dont nous voudrions faire une ? la ? cause de l'échec constaté de la transmission.

Il n'est pas inutile de rappeler la définition du fantasme (*Phantasie*) qui, à l'origine même de la psychanalyse, montre sa qualité de notion particulièrement intégrable dans un modèle sémiotique du comportement, puisque d'ores et déjà entité narrative :

Scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient. Le fantasme se présente sous des modalités diverses : fantasmes conscients ou rêves diurnes, fantasmes inconscients tels que l'analyse les découvre comme structures sous-jacentes à un contenu manifeste, fantasmes originaires. (Laplanche et Pontalis [1967] 2002 : 152)

C'est bien notre expérience clinique de l'adolescent qui nous a permis de découvrir l'existence d'un tel scénario fantasmatique, dont la manifestation, selon la définition de Laplanche et Pontalis, peut être perçue dans tous les lieux de la topique freudienne, conscients et inconscients.

Pour mieux en faire comprendre l'originalité, évoquons un fantasme infantile très répandu, celui où le sujet imagine que ses géniteurs ne sont nullement ses parents, mais qu'il a été adopté, voire acheté à ses véritables parents (un ami, écrivain connu, imaginait avoir été vendu par des bohémiens et il recherchait, les yeux humides, sa vraie famille dès que des roulottes s'installaient dans sa ville : on rejoint là tel ou tel roman du XVIII^e, expansion littéraire du fantasme).

Le fantasme adolescent réveillé par la mutation pubertaire est tout autre : l'adolescent imagine la possibilité d'occuper *et sa place et celle de ses géniteurs*, réalisant ce que nous avons appelé un acte d'auto-engendrement. C'est donc une remise en cause des plus radicales de la seule *transmission non récusable*, celle d'un génome produisant un corps sexué, sans oublier que la psyché elle-même est le résultat de l'histoire générationnelle et des interactions familiales.

Ce fantasme activé à l'adolescence, faisant lien avec le corps en mutation, permet de comprendre l'engendrement de comportements, de conduites typiquement adolescentes, qu'il s'agisse de conduites dites à risque ou encore de productions symboliques émergeant en cette période, dont les pratiques d'écriture qui surgissent à l'adolescence.

2.3 *La genèse précoce du futur sujet*

Notre apport illustrant cette ouverture interdisciplinaire s'appuiera sur l'examen des propositions de recherche commune avancées au cours d'une séance mémorable du séminaire, en mars 2013, par Bernard Golse²⁴, qui nous a présenté sa *clinique de la narrativité du bébé*.

Les recherches de Golse s'appuient essentiellement sur les travaux de D. Stern, pédo-psychiatre psychanalyste américain (mort en 2012), qui fait l'éloge de P. Ricœur et de sa notion d'*identité narrative*. De manière plus précise, voyons ce qui, chez Ricœur, provoque cet engouement de la part de Stern et de Golse, mais aussi de Sylvain Missonnier²⁵, collègue de Paris X-Nanterre, psychanalyste-psychothérapeute spécialisé dans les soins aux jeunes mères en difficulté. *Ne serait-ce pas, entre autres, l'absence des contraintes rigides du principe d'immanence ?*

Mais, paradoxalement, je voudrais essayer ensuite d'indiquer que c'est peut-être aussi le côté plutôt immanentiste, grammatical, de la sémiotique qui pourrait constituer un apport pertinent à ces recherches qui se sont déployées, jusqu'ici, totalement en dehors de nos travaux.

Ce qui justifie avant tout, pour les psychanalystes et pédo-psychiatres de ce groupe de recherche, l'attrait des propositions de Paul Ricœur, c'est la sélection de la *dimension temporelle*²⁶, et l'identité narrative, trace de l'approvisionnement du temps par l'humain. Ricœur fait en effet du récit le seul moyen d'expression et de partage du vécu subjectif du temps. D'autre part, et complémentirement, il pose que le récit, au moyen de la mise en intrigue, permet de dépasser et de synthétiser l'hétérogène. Citons-le, à la suite de S. Missonnier : « [Le récit] est source de discordance en tant qu'il surgit, et source de concordance, en ce qu'il fait avancer l'histoire » (Ricœur 1990, « Le soi et l'identité narrative »). Soumis à la

mise en intrigue, le soi comme personnage du récit est construit intérieurement et communiqué à l'Autre grâce à sa nature narrative. L'identité narrative est donc élaborée dans le flux temporel, manifestation de notre continuité d'existence et aussi de notre appartenance à notre communauté.

Un second aspect mérite d'être relevé, soit le fait que Ricœur s'intéresse aux manifestations, symptômes d'une psychopathologie du narratif : l'*impuissance à dire*, les *désastres du raconter* et, enfin, l'*impuissance à s'estimer soi-même* renvoient tous à une identité narrative souffrante voire sinistrée (on lira avec profit l'analyse que fait S. Missonnier du cas du personnage de Rosemary, dans le film de R. Polanski, bel exemple de cette souffrance à ne pouvoir se raconter)²⁷.

La recherche essentielle de Stern est bien celle, justement, qui vise la compréhension des étapes premières de la genèse de cette identité narrative chez le bébé, avec la proposition centrale de l'*enveloppe pré-narrative*. Ricœur et Stern se rejoignent donc dans l'importance accordée à l'expérience subjective et intersubjective du temps.

En effet, S. Missonnier fait de cette rencontre la source de l'élaboration de la notion d'enveloppe narrative : « L'enveloppe pré-narrative du nourrisson est une unité de base [hypothétique] de la réalité psychique infantile (Stern 1999) dont la structure temporelle est la caractéristique majeure ». L'enveloppe pré-narrative correspond en effet avant tout au « contour de changement dans le temps, décrivant une trajectoire dramatique de tension » (*Idem*). Cette unité survient bien avant le langage et s'enracine dans des « facteurs innés ». Plus encore, Stern affirme radicalement : « La construction du récit paraît être un phénomène humain universel, traduisant la structure innée de l'esprit humain » (Stern 1985 cité par Missonnier 2011 : 60). Essayons d'approcher davantage la notion d'enveloppe narrative, point capital, à nos yeux, du futur travail interdisciplinaire.

Stern propose d'identifier une *trame temporelle d'éprouvés* apportant des représentations de motivation et d'affect et structurant globalement l'expérience. L'*enveloppe proto- ou pré-narrative* est « la forme représentationnelle fondamentale qui coordonne les schémas de base séparés en une *expérience globale unique émergente et subjective* ». L'hypothèse de base est ici que la mise en jeu d'une motivation se trouve, pendant un moment, analysée comme une *structure quasi narrative*. Par conséquent, tous les moments « d'être-avec-un-autre-d'une-certaine-manière » sont également représentés comme des enveloppes proto-narratives (Stern 1993). Une proto-intrigue soutient donc tout le processus de représentation de la globalité de l'expérience vécue dès l'âge de 3-4 mois.

Mais on ne peut que remarquer qu'en contraste avec la finesse et la sophistication de l'analyse de la construction précoce du proto-sujet, la référence à la grammaire narrative est des plus élémentaires, puisque réduite à la co-présence d'un *agent*, une *action*, un *but*, un *objet* et un *contexte* ! C'est sans nul doute sur ce point des plus faibles que l'apport sémiotique pourrait être des plus pertinents. D'où ce paradoxe d'une contribution utile quoiqu'immanentiste !

Cela dit, se pose aussi le problème, que J-CI. Coquet nous a appris à connaître, du passage de la *prise* expérientielle sur le monde à la *reprise* seconde capable de redonner, certes imparfaitement, la prise initiale. Car c'est bien là que se constitue le proto-sujet. Stern, pour théoriser ce passage, fait appel à Ricœur et à sa notion de *refiguration*, qu'il définit comme :

[...] le processus du passage de l'histoire à la narration, d'un ordre sériel fixe à des réaménagements prédéterminés, d'un pattern d'emphase et d'angoisse [stress] à un nouveau pattern [plus élaboré], d'un événement objectif en temps réel à des événements imaginaires en temps virtuel. (Stern 1993 cité dans Missonnier 2011 : 64)

Cette refiguration agit au sein de l'enveloppe prénarrative réalise une « intégration de l'expérience [...] un mouvement vers la cohérence en phases successives [souvent passagères] de multiples esquisses [...], une synchronicité d'éléments invariants reliés entre eux dans le temps » (Stern 1999 cité dans Missonnier 2011 : 65). Ce sont là les conditions de l'apparition d'un scénario.

On reconnaîtra dans ce terme le noyau freudien du fantasme, lequel, originalité essentielle, est *secondaire* à l'expérience et non premier.

L'ancrage premier dans le corps du futur langage, du futur récit, chez le bébé au-delà de 6/7 mois, apparaît spectaculairement dans une découverte de la psychanalyste Geneviève Haag (1985) qui démontre que le bébé normal, partagé qu'il est en deux hémicorps distincts, « raconte » non verbalement l'échange qu'il vient d'avoir en déployant un « geste en boucle », et il est observé que, le plus souvent, est mise en scène la rencontre entre le bras et la main gauches, symbolisant la mère, et le bras et la main droite le symbolisant :

Quand celui-ci et la mère viennent de vivre une interaction très harmonieuse, heureuse, intense, émotionnellement réussie, juste après, avec un décalage temporel mais pas de décalage spatial (il est encore dans les bras de sa mère), on voit le bébé amorcer un geste (perfectionné ensuite) avec sa main qui part de sa tête, qui va vers l'autre, comme pour le toucher, et qui revient. Une boucle qui revient donc après avoir trouvé un point de rebond chez l'autre. Ce geste part de

la tête comme si le bébé sentait que c'est une partie du corps pas tout à fait comme les autres. Ce geste, nous allons le garder toute notre vie, par exemple quand on parle, même si cela dépend des cultures et des personnes. L'interprétation professionnelle de Geneviève Haag est de dire que juste après un moment interactif très réussi, le bébé veut nous raconter quelque chose: il le figure dans son petit théâtre corporel, nous racontant ce qui vient de se passer. G. Haag ajoute même qu'il veut nous démontrer quelque chose, qu'il commence à comprendre le circuit de l'échange. Quelque chose est parti de lui, a touché l'autre et est revenu. Et ce qui circule d'abord entre la mère et le bébé, ce sont les émotions. Et dans ce mot même, il y a le sens d'un mouvement que l'on envoie, qui touche le psychisme de l'autre et qui revient utilisable et modifiable pour le bébé (circuit qui probablement échappe à l'autiste). Et la question est de savoir quel est ici le degré de symbolisation: quand le bébé fait cela, certes il raconte mais il prolonge en identité de perception, *continuant* de vivre sensoriellement ce qu'il a vécu précédemment. Il montre mais en continuant de vivre. Voilà un exemple de narrativité quasi immédiate sans décalage spatial et un léger décalage temporel.²⁸

En conclusion, toute provisoire, de cet examen du principe d'immanence mis en cause dans les courants généalogiques traversant la sémiotique, mais contestation très active, on le voit, dans la *tension interdisciplinaire* avec la psychanalyse, la psychothérapie et la psychiatrie du très jeune enfant, on voit apparaître des points, voire des espaces d'échange et de collaboration qui, assez paradoxalement, se définissent à la fois, certes, dans la remise en cause partagée du principe d'immanence mais aussi, ne l'oublions pas, dans la communication et l'exploitation de l'héritage immanentiste, ainsi tout l'édifice de la grammaire narrative permettant, dans l'exemple précédent de l'enveloppe pré-narrative, d'apporter une théorisation indispensable des conditions mêmes et des résultats de la reprise de l'expérience, de la mise en intrigue des éprouvés archaïques.

Notre confrontation, en éthosémiotique, à des objets d'une redoutable complexité, exige bien la mobilisation d'approches complémentaires issues, cela est vrai, de généalogies et d'épistémologies distinctes. L'interdisciplinarité, sur ce point, est à construire, paradoxalement, d'abord au sein de notre propre sémiotique.

Notes

- 1 Cette expression est, en français, de manière certes vieillie, synonyme de « torturer ».
- 2 Si l'on admet que le coup d'envoi de la sémiotique de l'École de Paris se situe en 1956, lors de la parution de l'article de Greimas « L'Actualité du saussurisme », *Le Français Moderne*, n°24, p. 191-203.

- 3 On consultera d'Anne Hénault, son *Histoire de la sémiotique*, Paris, PUF (Que sais-je ? n°2691), et de François Dosse, *Histoire du structuralisme. Tome 1, Le champ du signe (1945-1966)*; *Tome 2, Le chant du cygne (1967 à nos jours)*, Paris, La Découverte, coll. « La Découverte/Poche », 2012 (paru initialement en 1991 et 1992).
- 4 Voir P. Ricœur « Structure et herméneutique » et la discussion avec Cl. Lévi-Strauss, *Esprit*, 1963, n°11, p. 596-653.
- 5 Voir l'entretien avec D. Éribon in LEVI-STRAUSS ET ÉRIBON (1988).
- 6 Voir PETITOT (1999) ; on consultera aussi du même auteur, « La généalogie morphologique du structuralisme », in PETITOT (2004 : 69 sq).
- 7 Cf. notre article en ligne « La rencontre Greimas/Lévi-Strauss : une convergence éphémère ? » paru dans *Actes Sémiotiques*, n° 112, 2009 (<<http://epublications.unilim.fr/revues/as/1693>>).
- 8 On peut comprendre à quel point l'analyse, par Greimas, d'un mythe isolé a pu apparaître provocatrice pour Lévi-Strauss, plus encore que sa sélection de l'axe syntagmatique. Il s'agit de « Pour une théorie de l'interprétation du récit mythique », paru dans *Communications*, n° 8, 1966, et inséré comme chapitre de *Du Sens I*, Paris, Seuil, 1970, p. 185-230, en hommage à Cl. Lévi-Strauss.
- 9 Pour les pages qui suivent, nous renvoyons le lecteur au débat Coquet/Petitot qui eut lieu au sein du séminaire de sémiotique de l'EHESS de Paris, et publié en ligne dans le n° 114 des NAS (2011) « Phénoménologie et sémiotique » : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/1126>. La source de ce débat était la parution, en 2007 aux Presses Universitaires de Vincennes, de l'ouvrage de Coquet intitulé *Phusis et Logos*.
- 10 Cité dans l'intervention de J. Petitot au cours du débat avec J-Cl. Coquet : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/2730>>.
- 11 Débat Petitot/Coquet, en ligne à l'adresse : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/2730>>.
- 12 Quatrième de couverture de COQUET (2007).
- 13 Aristote, *Métaphysique*, livre Gamma, 1005b, 25-26, cité par COQUET (2007 : 33).
- 14 Le comox, cité par Claude Hagège, est parlé en Colombie britannique et possède un jeu de suffixes du radical verbal indiquant le degré de responsabilité de l'agent.
- 15 Le toba, parlé surtout dans les faubourgs de la ville de Rosario (Argentine), possède un paradigme de pronoms sujets correspondant, *mutatis mutandis*, aux instances énonçantes de Coquet.
- 16 Lors de la seconde séance du séminaire de sémiotique de Paris, le 20 novembre 2013. C'est au cours de cette même séance que Coquet a déclaré : « Je voudrais d'abord rappeler le problème qui nous a motivés, pendant des décennies, à savoir le *problème de la pluridisciplinarité* [...] Vous savez tous, même si vous êtes très jeunes, que la linguistique et ses problèmes reposent sur le lien que nous avons eu avec des domaines divers comme l'anthropologie, l'histoire culturelle, la sociologie, la psychologie, la philosophie, et, ajoute Sapir (anthropologue américain), la physique et la physiologie, même si les liens sont plus lointains. Voilà ce que disait déjà Sapir dans cette période de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Cette référence à Sapir, c'est Jakobson qui nous l'a donnée et je peux dire que Jean Petitot a continué à tenir ce rôle de médiateur entre les domaines scientifiques évoqués par Sapir et les sciences du langage. À ce titre, le travail de Jean Petitot est pour tout un chacun, pour moi en particulier, une source constante de réflexion, me permettant de renouveler ma propre enquête ».
- 17 Parmi les nombreuses publications qui jalonnent les étapes de la création de notre psycho- puis éthosémiotique, on citera la présentation générale que constitue le chapitre « La sémiotique du comportement » in HÉNAULT (ÉD. 2002 : 389-425).

- 18 Et c'est bien ce souci interdisciplinaire persévérant qui a motivé l'invitation, l'an passé, de Bernard Golse et ma préparation, actuellement, d'un dossier des *Actes Sémiotiques* sur le thème de la *clinique de la narrativité*.
- 19 Cf. notre étude de d'un dyptique de Cranach L'Ancien: «Non-genericity as an Invariant of readability of pictures », *Cognitive Semiotics*, n°5 (Automne 2009), p. 93-102.
- 20 Nous avons découvert avec plaisir que la critique du principe d'immanence était liée étroitement à celle des principes rigides qui régissent la constitution du cadre psychanalytique traditionnel. On pourra sur ce point consulter notre article « La estratificación del espacio psicoterapéutico », *Tópicos del seminario*, n°24, 2010, p. 55-70.
- 21 « Ah ! Dormir ! », « Quoi ! Quoi ! Je perds la tête ! » : voici les deux seuls stéréotypes constituant son langage avant le début de la thérapie.
- 22 S. Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, 1917, XXIV^e leçon, « La nervosité commune », G.W., XI, 406, cité par ASSOUN (1997: 35).
- 23 La thématique de la *transmission* est celle, présentement, du séminaire de sémiotique de Paris, que nous co-animons.
- 24 Bernard Golse est psychanalyste, pédo-psychiatre, chef de service à l'Hôpital Necker de Paris et professeur de Psychiatrie de l'enfant à l'Université de Paris V.
- 25 Cf. le chapitre très éclairant de MISSONNIER (2011) in GOLSE ET MISSONNIER (ÉDS 2011).
- 26 L'École sémiotique de Paris a pourtant remarquablement travaillé la question de la temporalité. Cf. l'excellent chapitre de Coquet « Temporalité et phénoménologie du langage », in COQUET (1997) ; et l'imposant ouvrage collectif dirigé par Denis Bertrand et Jacques Fontanille, *Régimes sémiotiques de la temporalité*, Paris, PUF, 2006.
- 27 Cf. note 8.
- 28 Extrait de la transcription de l'exposé de B. Golse au séminaire de sémiotique de Paris, séance du 20 mars 2013, à paraître en ligne dans le dossier consacré à la clinique de la narrativité, *Actes sémiotiques*, courant 2015.

Bibliographie

ASSOUN, PAUL-LAURENT

(1997) *Corps et symptôme. Tome 1. Clinique du corps*, Paris, Anthropos.

COQUET, JEAN-CLAUDE

(1997) *La Quête du sens*, Paris, PUF.

(2007) *Phusis et Logos*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes.

DARRAULT-HARRIS, IVAN

(1995) « Instabilité et devenir aux marges de la psychose », in Jacques Fontanille (éd.), *Le Devenir*, Limoges, PULIM, p. 45-56.

(2002) « La sémiotique du comportement » in HÉNAULT (ÉD. 2002), p. 389-425.

(2008) « Un modèle génératif des comportements et discours adolescents », in I. Darrault-Harris et J. Fontanille (éds), *Les Âges de la vie, Sémiotique de la culture et du temps*, Paris, PUF, p. 367-382.

DARRAULT-HARRIS, I. ET KLEIN, J-P.

[1993] *Pour une psychiatrie de l'Ellipse. Les Aventures du sujet en création*, postface de P. Ricœur, Paris, PUF ; nouvelle éd. révisée, Limoges, PULIM, 2010.

GOLSE, B. ET MISSONNIER, S. (ÉDS)

(2011) *Récit, attachement, psychanalyse. Pour une clinique de la narrativité*, Toulouse, Érès.

GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN

(1956) « L'actualité du saussurisme », *Le Français moderne*, n°24, p. 191-203.

HAAG, GENEVIÈVE

(1985) « La mère et le bébé dans les deux moitiés du corps », *Neuropsychiatrie de l'Enfant*, n° 33 (2-3), p. 107-114.

HÉNAULT, ANNE (ÉD.)

(2002) *Questions de sémiotique*, Paris, PUF.

LAPLANCHE, J. ET PONTALIS, J-B.

[1967] *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2002.

LÉVI-STRAUSS, CL. ET ÉRIBON, D.

(1988) *De près et de loin*, Paris, Odile Jacob.

MERLEAU-PONTY, MARCEL

(1960) *Signes*, Paris, Gallimard.

MISSONNIER, S.

(2011) « Paul Ricœur, Daniel Stern et Rosemary's baby: de "l'identité narrative" à "l'enveloppe prénarrative" », in GOLSE ET MISSONNIER (ÉDS 2011), p. 47-66.

PETTITOT, JEAN

(1999) « La généalogie morphologique du structuralisme », in Marc Augé (éd.), *Critique*, n° 620-621, numéro spécial en hommage à Lévi-Strauss, p. 97-122

(2004) *Morphologie et Esthétique*, Paris, Maisonneuve et Larose.

RICŒUR, PAUL

(1990) « L'identité personnelle et l'identité narrative », « Le soi et l'identité narrative », *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.

STERN, DANIEL

(1985) *Le monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, PUF.

(1992) *Journal d'un bébé*, Paris, Calmann-Lévy.

(1993) « L'enveloppe pré-narrative », *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 14, p. 13-65.

(1999) « L'enveloppe prénarrative », in A. Konicheckis et J. Forest (éds), *Narration et psychanalyse. Psychopathologie du récit*, Paris, L'Harmattan, p. 101-119.